

monstration que se propose de faire la noblesse et la *gentry* catholique n'aura guère lieu qu'au moment où le Parlement s'assemblera; mais peut-être tout bien considéré, n'en exercera-t-elle que plus d'influence.

Le mouvement irlandais se développe avec toute l'ardeur propre à ce pays. A Dublin, il y a eu la semaine dernière un second meeting dans le riche faubourg de Kingstown. Celui de Waterford que je croyais devoir suivre celui de Cork l'a au contraire devancé.

Enfin, il n'y a pas un comté, ni une ville d'Irlande où ce mouvement ne se montre semblable à la croix de feu qui, dans les anciens temps, appelait les clans celtes à la bataille. Je vous prie cependant d'avoir un peu d'indulgence pour le langage tenu dans ces assemblées; car il pourra bien être un peu rude. La fidélité des Irlandais pour le Saint-Siège n'a jamais été empreinte de tiédeur. Ils n'ont aucune prétention à sonder la subtilité complexe de la position actuelle; mais il vous disent rondement: "Qui-conque n'est pas avec Pierre est contre Pierre."

Après tout, cependant, ces diverses démonstrations n'ont aucun caractère pratique. Pour ne point se borner à de stériles paroles, M. Bowyer s'est récemment adressé au cardinal Barnabo pour lui demander si Sa Sainteté verrait avec plaisir le rétablissement du denier de Saint-Pierre, ce tribut si populaire et si général autrefois dans nos contrées. La réponse, conçue dans les termes les plus affectueux, a donné à entendre que, pour le moment, Sa Sainteté n'avait aucun besoin d'argent, et qu'elle préférerait l'année prochaine, avoir recours à un emprunt, s'il en était besoin. Néanmoins, on nous assure qu'on lève déjà en Allemagne le denier de Saint-Pierre.

Le mouvement catholique, en faveur du Souverain-Pontife, se maintient et se développe en Suisse et en Allemagne aussi bien qu'en Irlande.

A Bâle, des protestants et des démocrates forcés jusqu'au rouge manifestent un généreux intérêt pour Pie IX, non parce qu'il est le centre de l'unité catholique, mais parce qu'il est en ce moment victime de l'intrigue et de brutales manœuvres. Ce n'est pas la première fois qu'on trouve chez des protestants un pareil exemple de loyauté et de générosité.

Malgré la lettre rassurante adressée par M. Mocquard, au nom de l'Empereur, à quatre négociants de Liverpool, les appréhensions des Anglais ne sont pas pleinement dissipées. Le *Daily News* engage le gouvernement à faire compléter ses

travaux d'armement et de défense; le *Globe* dit, en parlant de la lettre: "En dépit de ces assurances agréables, l'Angleterre ne sera complètement tranquille que lorsque ces incorrigibles libertés seront protégées par une force défensive permanente, contre toute espèce d'agression."

PREMIERS.

SECONDE.

L. Gauthier, *en vers latins.*

QUATRIÈME.

A. E Turcot, *en arithmétique.*

CINQUIÈME.

O. Simard, *en arithmétique*

SIXIÈME.

E. Kennedy, *en thème anglais.*

C. Lacombe, *en arithmétique.* A. Mercier et C. Lacombe, *en arithmétique.*

SEPTIÈME.

C. Morency, *en traduction.*

DÉCÈS.

Décédée au presbytère de St. Jean-Deschaillons, le 3 du courant, à l'âge de 70 ans, Dame Céleste Rosalie Delisle Bienvenue, veuve de Sieur Jacques Ferras, mère de Mr. le curé du lieu et aïeule de deux de nos confrères. Ses restes mortels ont été déposés dans l'église le 6 du courant au milieu d'un grand concours des personnes de la paroisse et des paroisses environnantes. Cette Dame était originaire de Saint-Louis Etat du Missouri et demeurait en Canada depuis 1824.

BIBLIOTHEQUE DE L'UNIVERSITE.

IV

Fragments et souvenirs par Victor Cousin, troisième édition, 1858.

Mr. V. Cousin occupe un rang distingué, sinon parmi les hommes vraiment dignes du nom de philosophes, du moins parmi les bons écrivains français de notre siècle. On connaît sa traduction des œuvres de Platon, son introduction à l'étude de la philosophie, ses études sur Pascal, et les autres ouvrages qu'il a publiés pendant qu'il donnait des leçons à la Sorbonne ou à l'École Normale supérieure. Aujourd'hui qu'il a renoncé à l'enseignement et qu'il se fait vieux, Mr. Cousin sacrifie à la manie du jour pour les mélanges, les mémoires et les autobiographies. Faisant appel à ses souvenirs, ramassant pieusement toutes les miettes qui sont tombées de la table où il nourrissait naguère le public d'une nourriture intellectuelle plus ou moins saine, mais toujours fort appétissante, il recueille et sert au lecteur bénévole tous

les fragments, tous les morceaux détachés, toutes les pensées, qui n'avaient point trouvé place dans ses grands ouvrages, et qui reposaient tranquillement dans ses cartons. Telle est la matière du volume dont le titre parait en tête de cette monographie. Témoignons notre reconnaissance à l'auteur en nous asseyant à sa table, et en goûtant le nouveau mets qu'il nous offre avec tant de libéralité.

Ce nouveau volume, disent les premières lignes de la préface, est une simple collection de morceaux écrits à des époques différentes, les uns plus particulièrement marqués d'un caractère littéraire, les autres qui retracent des souvenirs personnels: Ces mélanges qui ne sont pas dépourvus d'intérêt s'ouvrent par un chapitre assez long, intitulé: "*Souvenirs d'Allemagne.*" C'est le récit détaillé d'un voyage de quatre mois que Mr. Cousin fit en 1817 dans les différentes parties de cette contrée. Le but de ce voyage était d'étudier, sur les lieux mêmes, des systèmes de philosophie que plusieurs hommes illustres venaient de faire éclore sur cette terre classique des sciences spéculatives. Mr. Cousin parcourut en effet l'Allemagne dans tous les sens, visita toutes les villes célèbres par leurs écoles, prenant partout des notes et des renseignements; interrogeant les professeurs et les savants, dont les réponses, quelquefois embarrassées ou incomplètes, étaient loin de toujours le satisfaire. C'est ainsi qu'il visita les universités de Berlin, Munich, Bonn, Heidelberg, et Goettingue. La description qu'il fait de cette dernière est piquante. On se croirait transporté dans une de ces vieilles cités du moyen-âge, où l'escolerie prenait ses ébats. "La ville entière, dit-il, est un grand cabinet d'étude. L'étudiant est comme le citoyen de Goettingue, le reste des habitants n'y semble qu'une population d'esclaves. Il est donc naturel qu'un être aussi important soit quelque peu enclin à l'insolence. Il est reconnu d'ailleurs que les étudiants composent un ordre à part, qui a le pas sur la bourgeoisie, et qui n'est pas soumis à la police générale. L'Université a sa police, son sénat, qui juge les étudiants, les emprisonne, et les invite paternellement à s'en aller ailleurs ou bien les chasse sans retour. . . . Le costume de l'étudiant est toujours bizarre; mais le signe qui le caractérise, son vrai symbole, c'est la pipe plus ou moins grosse; un étudiant qui se respecte ne peut porter une pipe de moins de deux pieds de longueur. Il faut aussi qu'il ait bien soin de laisser croître ses favoris, ses moustaches, et de prendre un air farouche. . . . L'université de Goettingue compte aujourd'hui douze ou